

# Préface

*Pascal Durand*  
*Professeur à l'Université de Liège*

Les poètes le savent bien, les penseurs professionnels le savent moins : la pensée se fait dans la bouche, c'est-à-dire avec des mots. Ce n'est pas seulement qu'elle a besoin de ceux-ci pour être communiquée et entrer en circulation dans l'espace social ; c'est aussi qu'elle ne peut se passer d'eux, en amont, pour se former et s'élaborer. Une pensée sans langage, chose inconcevable, serait bien plus que muette : elle ne serait pas, tout simplement. Rappeler cette évidence n'est pas inutile. Entre l'idée et l'expression de l'idée, l'adhésion est si forte qu'elle passe en général inaperçue, laissant le champ ouvert à bien des illusions, au nombre desquelles figure – et ce n'est pas la moins bête – l'illusion de la pensée pure. Toute illusion étant bonne à dissiper, autant commencer par celle qui consiste, pour la pensée, à se croire extérieure au matériau verbal qu'elle mobilise, tout comme elle se croit volontiers à l'abri des déterminismes divers qui agissent sur elle. « Bien conduire sa pensée » demande à la fois une attention aux formes du raisonnement et une mise en suspens des idées toutes faites. Cela demande encore une grande vigilance à l'égard du vocabulaire employé. Car les mots

ne sont pas de simples outils : ce sont des conducteurs de sens et, pour les plus chargés d'entre eux, des vecteurs de représentations, qu'ils transportent avec eux du fait de leur emploi massif à différents moments parfois tragiques de l'histoire ou de leur surexposition dans différents secteurs parfois très stratégiques de la vie sociale. En somme, les mots ont, eux aussi, leurs *territoires* et leur *mémoire*, et c'est bien souvent par l'adoption de telle expression, spontanément ou à dessein, qu'un discours laisse entrevoir la vision du monde dont il procède, de la même façon qu'« un geste, disait Merleau-Ponty, révèle toute la vérité d'un homme ». Qui ne voit, par exemple, que le fameux « point de détail » a brutalement condensé toute une idéologie ? Et tant qu'on s'en souviendra, l'expression en restera marquée.

C'est une tâche par conséquent bien utile que de scruter de près les mots du discours social, dans leur récurrence ou à la faveur de leurs irruptions soudaines, qu'il s'agisse d'en établir le répertoire et d'en dresser la carte, ou bien – et c'est la voie suivie dans le présent ouvrage – de les utiliser comme autant de sondes dans l'imaginaire collectif. Cette tâche, Henri Deleersnijder la mène sans jamais forcer le trait, en nous donnant une leçon de mots comme on donnait, dans les bonnes écoles, des leçons de choses. *Tolérance, Europe,*

*Laïcité, Crise, Populisme, Barbare, Nationalité, Communautarisme* ou bien encore *Forteresse* : voici un mot, comme posé devant nous sur la table ; le voici offert à notre réflexion au moment où tel fait d'actualité, tel discours le met en lumière : quelle est sa forme ? d'où vient-il ou revient-il ? que nous dit-il des énoncés où il figure ou des déclarations qui en font bannière ? de quelle valeur politique est-il porteur ? de quelle exigence est-il le garant ? de quelle servitude est-il l'auxiliaire ? de quelle mémoire ou de quel oubli est-il chargé ? Amoureux des mots, Henri Deleersnijder sait fort bien qu'ils peuvent se montrer infidèles à leur sens apparent et qu'un vocable, comme un train, peut toujours en cacher un autre. Attentif à leur évolution dans la langue, il sait que ces mots, pour certains d'entre eux, ont joué et continuent de jouer un rôle dans l'histoire, parce que la scène de l'histoire est aussi une scène de discours. L'étymologie, remarque-t-il, est une « grande faiseuse de clarté », pour autant, souligne-t-il ailleurs, qu'on la manie avec moins d'imprudence que tel ministre qui crut justifier son emploi du mot « barbares », pour désigner les immigrés, en rappelant que l'onomatopée « *barbaroi* » renvoyait, dans la Grèce antique, à ceux qui ne parlaient pas le grec. Comme quoi, si l'on n'y prend garde, on risque toujours d'être parlé par son propre langage et pris au piège de ses impropres justifications.

Chroniqueur de la vie politique des mots, Henri Deleersnijder procède sans esprit de système, allant tantôt du vocable au contexte, tantôt de tel événement d'actualité à l'histoire longue qui s'y trouve réactivée, tantôt encore de telle disposition d'esprit contemporaine aux valeurs qui structurent en profondeur l'espace démocratique. Son propos est porté par un style volontiers allusif, qui n'exclut pas, quand il le faut, des sautes d'indignation, et par une élégance de la démarche laissant bien souvent au lecteur le soin de tirer lui-même parti des éléments de réflexion qui lui ont été fournis. Souligner que le vilain mot de « populisme » a pour racine le beau mot de « peuple » incitera sans doute à s'interroger sur l'évolution ayant conduit nos démocraties – fondées, comme le terme l'indique, sur la souveraineté populaire – à laisser aux extrémismes et aux cynismes de tous bords le privilège de se réclamer du peuple. Et faire valoir que « tolérance » vient d'un mot latin signifiant « tenir bon » rappellera, à qui veut l'entendre, que la tolérance, loin d'être une vertu passive, relève d'un esprit de résistance. Signe, au total, que les chroniques rassemblées ci-après ne sont en rien des exercices d'érudition, mais bien plutôt, à chaque occasion, un appel à la vigilance critique. « Les mots, écrivait Remy de Gourmont, ont une grande importance ; échapper au mot, c'est déjà entrer dans la voie de la libération ». En quoi l'auteur des *Promenades philosophiques*

n'avait raison qu'à moitié. Car on n'échappe pas au mot, et c'est bien plutôt en le sachant – et en le faisant savoir, comme s'y emploie avec beaucoup de finesse Henri Deleersnijder – qu'il est envisageable d'entrer dans la voie d'une liberté qui n'est pas seulement celle de dire, mais celle aussi de penser.